

Marnagh posa sur Odalaïn un regard empli de tendresse. C'est à peine s'il pouvait reconnaître sa propre épouse. Son visage assoupi, autrefois si chaleureux, était aujourd'hui d'une extrême pâleur, et d'innombrables veinules verdâtres en parcouraient la peau de manière inquiétante. Une transpiration excessive rendait ses traits moites et avait, semblait-il, imprégné tout le lit. Se détournant de cette face crispée par la douleur bien qu'elle fût endormie, Marnagh jeta un coup d'œil à l'écran situé au-dessus de la couche. S'il s'avérait incapable de lire convenablement les indicateurs des fonctions vitales affichés, il avait parfaitement compris que les résultats étaient mauvais. Très mauvais.

« C'est donc à cela que ressemble cette soi-disant *vertegale*... » marmonna-t-il dans sa barbe. Il se retourna pour faire face à Syreüse. « Combien de cas as-tu dit qu'il y avait sur Oleÿro ?

— C'est... c'est la seule personne infectée recensée à ce jour... » répondit timidement la guérisseuse.

*Il fallait que ça tombe sur elle, songea Marnagh. Comme par hasard.* « Comment cela se peut-il ? J'ai ouï dire que la *vertegale* ne se transmettait que par la piqûre du bourdon de Meïop, insecte que l'on ne trouve justement QUE sur la planète Meïop, d'où son nom.

— Peut être l'un d'entre eux s'est-il... euh... retrouvé par malheur dans l'un des vaisseaux de navigation venus commercer par chez nous ? suggéra Syreüse.

— À ma connaissance, aucune tribu de Meïop ne commerce plus avec les peuples d'Oleÿro depuis plus d'un demi-siècle.

— Eh bien... ce n'est peut-être pas la *vertegale*, après tout. Rien ne permet encore d'affirmer avec certitude que... qu'il s'agisse bel et bien de cette maladie. Les symptômes sont similaires, mais... nous ne sommes pas parvenus à observer les parasites sanguins typiques de cette infection... Nous attendons les résultats des tests complémentaires. Il pourrait tout à fait s'agir d'un syndrome différent, peut-être d'une maladie... euh... encore inconnue.

— Et comment se serait-elle déclarée ? On m'a fait savoir qu'Odalaïn n'avait pas quitté ses appartements durant mon absence. Et puis, personne d'autre, au sein du clan, ne présente de symptômes similaires.

— Tu penses à... à un empoisonnement ?

— Je ne pense à rien du tout, Syreüse. J'essaie simplement de comprendre.

— Est-ce que cela peut avoir un rapport avec... avec des informations que tu aurais... euh... reçues auprès de l'Oracle ?

— Non. » Évidemment que cela avait un lien, mais il n'était pas près de partager ce qu'il savait avec Syreüse. Ni avec quiconque d'ailleurs. Il voulait simplement que cesse enfin toute cette folie. Que sa vie retrouve une certaine forme de *normalité*. Ah ! Que n'aurait-il donné pour se retrouver loin, loin, loin dans le passé, bien avant que ne s'abattent sur lui tous ces fléaux ! *Et Syreüse, qui me regarde encore avec tant de désir, malgré toutes ces années, alors que mon épouse souffrante se trouve juste à côté dans la même pièce.* Il se sentait las. Las de subir continuellement les affres de sa destinée. Un moment de silence lourd d'émotions contenues enveloppa la salle.

« Elle va mourir, n'est-ce pas ? lâcha finalement Marnagh.

— Pas nécessairement... Certes, la situation vitale est... critique, mais il y a des cas de *vertegale* qui... euh... Et puis, si ce n'est pas la *vertegale*, on ne sait pas encore comment les choses vont évoluer. On peut encore garder espoir... »

Marnagh poussa un soupir laborieux. Il peinait à contenir ces larmes qui s'efforçaient de percer la barrière de ses paupières depuis qu'il avait pénétré dans la chambre de soins. La respiration d'Odalaïn n'était guère plus qu'un râle chétif et lamentable, et l'odeur qui empestait la pièce ne pouvait tromper personne. « Cela ne sert à rien de me mentir. Combien de temps lui reste-t-il ? » Puis, comme la guérisseuse hésitait : « Réponds-moi, Syreüse, tu me dois bien ça.

— Eh bien... euh... il est impossible de l'affirmer avec certitude, mais... au rythme où son organisme se dégrade, je dirais...

— Réponds simplement.

— Eh bien... un jour... deux... peut-être trois... Je n'en sais rien en vérité. Il est également possible qu'elle se rétablisse, si le processus s'inverse. Il ne faut pas désespérer, peut-être que...

— Laisse-moi, à présent, je te prie. Au nom de notre vieille amitié, laisse-moi seul avec Odalaïn. » C'était un ordre bien plus qu'une simple requête, la guérisseuse le sentit bien. Elle s'éloigna, affectant une expression de compassion. Avant de franchir la porte de la salle de soins, elle se retourna et lui lança : « Tu as vraiment sale mine, Marnagh. Tu dois être épuisé après ton voyage. Tu devrais te reposer. Je vais demander qu'on te prépare une chambre directement ici, à la clinique. Comme ça, tu pourras demeurer à proximité de ta femme, au moins pour cette nuit. » Elle hésita, avant d'ajouter : « Tu as dû être informé... Pour Vrapmon, je veux dire... Shîgula de Fort-Ducat a organisé une évacuation, au cas où... Un vaisseau pour fuir... Mais, rien n'est dit et... » Comprenant que ces nouvelles évocations n'arrangeaient rien, elle bafouilla un : « Il est bon que tu sois de retour », puis : « Je viendrai te chercher quand... euh... quand la chambre sera prête », et elle eut enfin le bon goût de disparaître, laissant Marnagh seul avec la mourante.

Tandis que le pauvre homme observait d'un œil désabusé la carcasse jadis gorgée de vie de sa femme tant chérie, les nouvelles sinistres apprises depuis son retour à Angon'zrab louvoyaient dans le lointain de son esprit. On l'avait effectivement informé dès son arrivée que Vrapmon, aÿr du clan taöron et nouveau roi des Shipaari, non content de lui avoir fait porter *in absentia* devant l'arkoÿn tribal l'entière responsabilité de la crise qui frappait le pays depuis tant d'années, mobilisait désormais ses troupes pour marcher sur Angon'zrab. *Et dire que c'est moi qui lui ai tout appris, du temps où je régnais encore sur notre peuple. Par Noïlrog, ce fils de kêrok ne fait qu'appliquer mes stupides enseignements !*

Tout en caressant la joue glacée d'Odalaïn, Marnagh observa le portrait qui ornait le mur de la salle de soins. Zimmit, dans sa robe étoilée, les cheveux brillant d'un éclat lunaire, paraissait contempler de son œil immortel le triste spectacle de leurs retrouvailles. Aussitôt s'envolèrent vers la déesse quelques prières. Après tout, que lui restait-il d'autre que le recours aux forces célestes ? *Ô Maîtresse des Nuits, vous qui veillez sur les songes des Korogai, faites que ceux d'Odalaïn soient doux, et épargnez-lui d'inutiles souffrances, car elle n'est en rien responsable des fléaux qui pèsent sur le peuple shipaari. Si vous parvenez à trouver en votre cœur immortel quelque compassion pour votre fidèle, alors, je vous en conjure, plaidez auprès des déités, plaidez en faveur d'Odalaïn pour lui permettre de surmonter la mala...*

En tournant la tête vers sa femme, Marnagh avait subitement remarqué ses paupières frémissantes, et il n'en fallait pas moins pour reléguer immédiatement les divinités à l'arrière-fond de son esprit. « Odalaïn ! Odalaïn, mon amour ! Je suis là ! »

Elle entrouvrit les yeux avec peine. « Marnagh... C'est... c'est toi ? C'est bien toi ? Enfin... tu es... de retour... Je ne pensais pas... te revoir... avant... avant que... aarh... » Elle n'acheva pas sa phrase, incapable de la poursuivre sur autre chose qu'un rôle atroce. Sa voix éraillée tremblait comme une feuille sur le point de quitter la branche balayée par un vent d'automne. Son époux lui effleura tendrement la joue du dos de la main. Une main si chaude, si réconfortante pour Odalaïn. Une joue si froide, si humide pour Marnagh. Ce dernier s'efforçait de retenir ses larmes, se refusait à laisser percevoir à sa femme un quelconque signe de faiblesse.

*Pourquoi ? Ô dieux, pourquoi ?* « Ça va aller, mon amour », murmura-t-il d'une voix douce. Il mentait, bien entendu : comment cela pourrait-il aller ? Ah ! Comme il se maudissait d'avoir été absent si longtemps ! Et tout cela pour *quoi* ? Si seulement il était resté, si seulement il avait refusé d'entreprendre ce stupide voyage, peut-être en irait-il autrement... Peut-être aurait-il pu la préserver de cette saleté de vertegale – ou quelle que soit cette foutue maladie.

« Que... t'a dit... l'Oracle ? » articula difficilement Odalaïn. « Avons-nous... offensé... les dieux ?

— Je te raconterai cela plus tard, Oda. Tu dois te reposer. Vois comme tu frissonnes... Ne fait-il pas trop froid ? Je vais demander que l'on augmente la température. » Une boule gonflait dans sa gorge, faisant trembler les paroles qui s'enchaînaient désormais en toute incohérence, et qui s'apparentaient de plus en plus à des gémissements. « Est-ce que l'on te nourrit bien, ici ? Reçois-tu beaucoup de visites ? J'ai appris que ton frère était passé te voir pendant ta convalescence. Comment vont ses affaires ? Et ta mère, est-elle venue ? Mais non, non, ne réponds pas. Tu dois te reposer. Tu dois reprendre des forces. Peut-être devrais-je te laisser, maintenant. Pour que tu reprennes... des forces...

— Je vais... mourir... Marnagh... »

Les mots avaient frappé son âme avant son esprit. Il perdit alors tout contrôle, et c'est comme à distance de lui-même qu'il s'observa s'éloigner du lit d'un bond et, un masque d'horreur au visage, s'entendit hurler : « Non ! Tu ne mourras pas ! Je te l'interdis, Oda, tu m'entends ? Je te l'interdis ! Au nom de Koro et par tous les dieux, on ne me prendra pas ta vie ! Je ferai tous les sacrifices qu'il se doit à Mamanikam ! je me rendrai au grand temple d'Oshîn où je prierai jour et nuit ! je ferai le jeûne sacré de Nari ! Il faudra bien qu'ils te laissent vivre ! Il le faudra bien ! » Il s'effondra sur ses genoux, à bout de souffle, et ses pleurs trop longtemps contenus inondèrent enfin ses joues en un interminable déluge. Et il pleura, pleura, pleura, et il demeura longtemps, bien longtemps à déverser sa peine, et le temps s'écoulait à l'aune de ses larmes, et des pensées cascadaient dans sa tête, grondant dans un chaos sans nom. Entre un et trois jours, avait dit Syreüse. Or, les journées avaient beau durer sept fois plus longtemps sur Oleÿro que la moyenne des autres planètes peuplées par des Korogai, cela demeurait bien trop court et la fin annoncée apparaissait à Marnagh par trop imminente.

Ce n'est qu'au terme de longues minutes – ou bien étaient-ce des heures ? – qu'une main se posa sur son épaule et l'arracha à son désarroi aussi subitement qu'il y avait sombré. Il se retourna. Éblouissement ! Devant lui se tenait, baignée d'un halo de lumière, une femme d'une incroyable beauté, une femme à la peau d'une pâleur lunaire et dont les cheveux argentés étincelaient de mille étoiles. Ses élégants atours et ses éléments de parure semblaient tissés, forgés, ornements à partir des étoffes, métaux, pierreries les plus rares et les plus purs qu'il soit donné d'imaginer. Dans son regard brillait un éclat divin et, partant de ses épaules, flottait dans son dos le fêlisch d'argent, symbole de sa royauté. Pour s'être un peu plus tôt adressé à son portrait, Marnagh reconnut immédiatement Zimmit, déesse régnant du crépuscule à l'aube sur les dieux comme sur les hommes. Toutefois, force lui fut d'admettre qu'aucune représentation sculpturale, picturale ou holographique ne pourrait jamais rendre compte d'une pareille beauté, à présent qu'il lui était donné de l'admirer.

« Zimmit... Ô Zimmit, ô ma reine, ô ma déesse, que peut faire le simple mortel que je suis pour vous complaire ? s'enquit-il, extatique.

— Les divinités doivent-elles donner leurs raisons pour venir se présenter à ceux qui les invoquent ? répondit l'apparition avec dans la voix une incroyable sensualité. Tu dois être bien las après un si long voyage, et c'est tout à ton honneur, brave Marnagh, que de t'en venir au chevet ta femme dès ton retour, sans même t'accorder un instant de repos. Mais ne voudrais-tu pas oublier un moment ton épouse, et songer plutôt à ton propre bien être ? Tu as grand besoin de te délasser, et c'est justement de délasser que je souhaiterais te combler. » Elle le prit par la main et l'entraîna dans son sillage, et son déhanché appelait à la luxure... Marnagh sentit comment son âme se transcendait, et comment, aux côtés de la belle Zimmit, il en vint à traverser les frontières imperceptibles du réel.

Il se retrouva dans une immense plaine s'offrant au ciel nocturne sous l'œil scrutateur d'une unique lune d'une rondeur éclatante, et son esprit discerna distinctement des lieux d'une essence si sacrée que même les duÿrs témoignant de la foi la plus élevée, du plus haut niveau de spiritualité, ne s'y étaient probablement jamais introduits. *J'ai quitté la réalité corporelle en compagnie d'une immortelle, j'ai franchi l'Interstice aux côtés de la Reine de la Nuit, j'ai pénétré au sein de l'Intermonde main dans la main avec la glorieuse Zimmit*, ne cessait-il de se répéter, décontenancé, stupéfait, ébahi, abasourdi par tant d'honneur. « Que me voulez-vous, ô Zimmit ? Pourquoi m'avoir emmené ici par-delà les confins de la nature physique ? » La déesse plongea dans le sien son regard étoilé, avança sa bouche pulpeuse vers les oreilles frémissantes de son hôte et murmura : « Ne le sais-tu donc pas, beau Marnagh ? » Elle secoua sa chevelure d'argent et se mit à lui caresser lentement la joue. Alors qu'elle s'était rapprochée, il lui avait été donné, à lui, mortel, de respirer le parfum raffiné qu'exhalait la belle immortelle, un arôme frais, voluptueux, envoûtant, rappelant les effluves nocturnes embaumant les douces saisons. *Les sensations du corps ne sont en rien atténuées dans cette réalité.* Au moment où un baiser délicat effleurait son cou, Marnagh sentit sa virilité s'éveiller. *Bien au contraire, elles me semblent plutôt exacerbées...*

« Non, non... » s'entendit-il gémir.

Mais comment résister à une déesse ? Zimmit, lentement, tendrement, commençait à lui retirer son pourpoint, dégrafant un à un les boutons. Son regard brûlait du feu du désir. Un frisson traversa Marnagh lorsque son torse se retrouva nu. D'un geste à la fois très ferme et très doux, la gracieuse

créature l'invita à s'allonger sur le tapis d'herbe au vert surnaturel qui couvrait la plaine. Il l'accompagna sans résistance, comme incapable de s'opposer aux pulsions qui l'assaillaient de toutes parts.

« Non... vous savez bien que je ne peux pas... »

Zimmit fit tomber d'un geste sa cape, puis sa robe, laissant deviner derrière un bustier aux teintes opalines une poitrine généreuse, des courbes sulfureuses sous des dessous aux reflets lactescents, révélant la perfection de ses formes et du grain de sa peau. Elle fit glisser sa main sur l'entrejambe durci.

« Non... je vous en prie... ma femme... Odalaïn... mourante... »

Tout en continuant de le caresser, elle lui ôta ensuite, l'une après l'autre, ses chausses, puis déboutonna son pantalon qu'elle retira en le faisant coulisser délicatement le long de ses jambes. Ses gestes s'accompagnaient de baisers tendres au niveau du torse, du ventre, des cuisses de sa victime.

« Non... par pitié... je ne peux pas faire cela à mon épouse... » *Et pourtant, vous êtes si belle... si belle...*

Ce n'est qu'après qu'elle lui eut arraché son sous-vêtement que le refus de Marnagh s'exprima de toute la puissance de l'amour qu'il portait à sa femme. « ARRÊTEZ ! » cria-t-il en repoussant la divine assaillante. Il se redressa d'un bond, les mains en avant comme pour se protéger. « Je refuse ! Vous entendez ? Je refuse ! Je vous en conjure ! Laissez-moi ! Partez !

— Tu es fou, Marnagh. » La déesse s'était relevée et le regardait à présent avec une expression attristée.

« Je ne suis pas fou ! cria-t-il. C'est vous qui êtes cruelle, Zimmit ! c'est vous qui me forcez à tromper ma femme à l'agonie !

— Mais enfin, Marnagh, je ne suis pas Zimmit.

— Vous n'êtes pas... ?

— Non. » La vision s'estompa. La plaine au clair de lune disparut pour laisser place à une pièce relativement austère, tapissée de moquette verte, éclairée au niveau du plafond par une lampe ronde dont émanait une lumière pâle, équipée de quelques meubles et d'un lit. Devant lui, là où se trouvait Zimmit un instant auparavant, se tenait à présent... « Syreüse... ? » bredouilla-t-il. Aussitôt, dans un geste de pudeur, il se retourna pour épargner à la guérisseuse la vision de son sexe bombé. Honteux, perdu, apeuré, il demanda avec une candeur enfantine : « Syreüse, que fais-tu là ? » aux extrémités de sa tête bouillante, ses tempes répercutaient douloureusement les battements de son cœur. Son crâne était sur le point d'exploser. La jeune femme, à moitié nue, balbutia : « Mais enfin, Marnagh, je pensais... enfin, c'est toi qui... Mais peut-être que je n'aurais pas dû... Tu... Tu es fatigué... Voilà, c'est ça, fatigué... Tu as trop d'émotions sur le cœur et tu... enfin... Cela peut attendre... Tu as certainement besoin de te reposer... »

*Que raconte-t-elle ? Par la barbe de Létro, pourquoi sommes-nous là, tous les deux, dans cette chambre ? Et pourquoi sommes-nous dévêtus ?* Le désir s'était évanoui, son sexe pendait lamentablement. « C'est vrai. Je... la fatigue... Trop d'émotions... Je...

— Viens, Marnagh... Il est temps... Je crois qu'il est temps de dormir.

— De dor... Oui... Dormir... »

Après l'avoir accompagné avec force tendresse vers le matelas elle recouvrit son corps d'un épais duvet, puis éteignit la lumière et il la sentit se glisser dans le lit à ses côtés. *Deviens-je véritablement fou ? Que s'est-il passé avec Syreüse ?* se demanda-t-il un instant avant de sombrer dans le sommeil, accablé de fatigue.

- FIN DE L'EXTRAIT -